

Phénomènes prosodiques et hétérométrie*

MARCO BOREA
Université de Caen Normandie
marco.borea@hotmail.it

Résumé: Le double traitement prosodique du même mot à l'intérieur du même vers engendre un phénomène d'hétérométrie dont l'intérêt est autant stylistique que métrique. Plus précisément, le poète peut se servir de cette double prononciation en vue de souligner un trait de caractère du personnage ou son débit.

Mots-clés: prosodie; hétérométrie; abrègement iambique; comédie latine

Resumen: El doble tratamiento prosódico de la misma palabra en el interior del mismo verso puede provocar un fenómeno de heterometría, que tiene interés tanto estilístico como métrico. Más concretamente, el poeta puede utilizar esta doble prononciación para señalar una característica de los personajes y su velocidad de silabación.

Palabras clave: prosodia; heterometría; abreviación yámbica; comedia latina.

Prosodic phenomena and heterometry

Summary: When the same word is realized prosodically twice within the same verse, this gives rise to the phenomenon of heterometry, which is of interest both stylistically and metrically. Moreover, the poet may use this double prononciation in order to underline the personality of a character or the delivery of the passage.

Keywords: prosody; heterometry; brevis brevians; Latin comedy.

Il est assez connu que pour un latiniste, de l'étudiant débutant au métricien plus avisé, la scansion d'un vers de Plaute ou de Térence se révèle une tâche visiblement bien plus difficile que celle du collègue helléniste qui étudie les trimètres d'Aristophane. Ce qui rend particulièrement dure l'analyse métrique des vers des comédies de Plaute et Térence n'est pas tellement le nombre élevé de résolutions, mais le nombre élevé de syllabes dont la quantité n'est pas déterminable sans contredit.

Les manuels de métrique latine parlent à ce propos de *phénomènes prosodiques*, en entendant par cela les variations de la quantité syllabique dans

* Cet article rassemble des idées discutées lors du colloque du Damon XXXI aux Diablerets (Suisse) du 29 au 31 octobre 2015. Je remercie infiniment tous/tes les Damonien(ne)s ainsi que mon réviseur anonyme pour les conseils et les précieuses remarques.

certains mots ou certaines séquences de mots¹. Parmi tous ces phénomènes, un mérite une mention spéciale. Il s'agit de l'abrègement iambique, connu aussi sous les noms de *brevis brevians* ou *Iambenkürzung*: à l'intérieur d'un mot ou d'un groupement verbal de type iambique tel que *bēnē* ou *in īstīc*, la longue compte pour brève et la séquence reçoit un schéma pyrrhique *bēnē* et *in īstīc*. M. Bettini² a remarqué que, pour que la *brevis brevians* puisse *corripere*, donc abrèger la longue suivante, elle ne doit pas appartenir à deux éléments métriques différents (norme de Ritschl)³. Pour mentionner les autres «limitations» présumées, la syllabe abrégée serait plus souvent longue «par position» (Plaut., *Merc.* 621 *bōnūm sōdālēm*) et plus souvent atone (Ter., *Andr.* 254 *āpūd fōrūm*).

Toutefois, la présence d'un abrègement tel que *bōnās ūt* à Plaut., *Sti.* 99, où la syllabe abrégée est une longue «par nature», ou *sātēllītēs* à Plaut., *Tri.* 833, où la syllabe est clairement tonique⁴, suffit à invalider les propos de ceux qui veulent à tout prix voir dans ce phénomène prosodique une règle métrique. D'ailleurs, si l'on excluait du décompte des vers plautiniens la moitié à peine des abrègements étiquetés par Questa d'*eccezioni* ou de vers *corrotti o molto sospetti*, il n'en resterait pas grand-chose. Comment, entre autres, vouloir admettre à tout prix la *correptio* de la diphtongue *æ* au mot final dans un sénaire tel que:

Plaut., *Capt.* 62 *ia*⁶ *cōnārī dēsūbitō nōs āgērē trāgædiām*

sous prétexte qu'une scansion sans abrègement engendrerait un neuvième élément déchiré, contrairement à la loi de Ritschl⁵? On imagine bien le court-circuit engendré par de tels raisonnements. Par conséquent, il est tout à fait arbitraire d'exclure certains vers, qui restent malgré tout «antiques», seulement parce qu'ils ne respectent pas les «règles» énoncées par les métriciens, malgré tout «modernes»⁶.

¹ Soubiran (1988: 9-25), quant à lui, dédie un chapitre entier aux *incertitudes de scansions*; son étude a le mérite de les mettre en relation avec la variation du débit de l'*oratio uincta* propre à la poésie latine. Boldrini (1998: 45-51) préfère parler de variations des quantités syllabiques et vocaliques.

² Cf. Bettini (1990: 392 s.) et Questa (2007: 146 s.).

³ La norme de Ritschl prévoit que la première syllabe brève issue d'une résolution d'un élément dissyllabique ne puisse pas être réalisée par une syllabe finale d'un mot polysyllabique; cf. Ritschl (1845) repris à la lettre par Questa (2007: 207). La «loi» de Hermann-Lachmann, qui préconise que les deux brèves issues d'une résolution ne terminent pas un mot polysyllabique, serait le complément naturel de l'interdit de Ritschl.

⁴ Il est inutile d'évoquer l'*ictus* de Drexler (1932-3), subitement «chassé», à juste titre, par Questa (2007: 10-14).

⁵ Les exemples foisonnent même chez Térence; cf. entre autres le cas d'*Eum.* 936 avec un abrègement accepté par Marouzeau, mais jugé arbitrairement *impossibile* par Questa (2007: 87).

⁶ Un exemple de cercle vicieux que les concepts des «lois» et des «licences» peuvent provoquer est constitué par l'étude de Pavone (1975), qui essaie d'établir une comparaison entre licence et abrègement iambique et finit par admettre que l'une exclut l'autre. Certes, Bettini (1985), anticipé puis repris par Questa (1978) et (1990), a sûrement raison lorsqu'il remarque que les

Face à la confusion qui semble encore régner sur la nature de l'abrègement iambique comme, d'ailleurs, d'autres phénomènes prosodiques, mieux vaut examiner les tenants et les aboutissants du problème sous un regard nouveau et en partant de différentes bases.

Cela posé, dans cet article, on considérera, en plus de l'abrègement iambique, l'abrègement par enclise⁷ (type *siquīs / sīquīs*) ainsi que la synizèse⁸ (type *mēūs / mēūs*). L'objectif de l'enquête est de démontrer que les oscillations de la prosodie de ces mots sont souvent employées par les poètes latins archaïques, notamment par Plaute et Térence, pour en tirer des effets mimétiques remarquables, si bien que ces mêmes phénomènes prosodiques font preuve d'une indéniable valeur stylistique.

Pour étayer cette hypothèse, on combinera l'analyse de toutes ces *correptiones* et synizèses à un examen de l'hiatus, un autre phénomène prosodique-métrique, dont la valeur stylistique a toutefois été mise en évidence à maintes reprises⁹.

Pour cela, il est nécessaire d'évoquer le concept d'*hétérométrie*. Abstraction faite de l'allusion fugace de J. Soubiran¹⁰, c'est A. Foucher¹¹ qui a introduit ce terme dans les études de métrique latine. Par cela, le philologue entend la mensuration différente de la même syllabe à l'intérieur d'une séquence verbale homophone dans le même vers. À titre d'exemple, le vers suivant, tiré de l'*Œdipe* de Sénèque, serait, dit-il, manifestement hétérométrique (*op. cit.*: 162):

Sen., *Œd.* 62 ia⁶ *quīn lūct(u) īn īpsō / lūctūs exōrītūr nōuūs*

puisque *luct(u)* présente la finale élidée par synalèphe, suivi d'un autre *lūctūs* où la finale affiche au contraire un *ū* bref. Le polyptote engendre alors une répétition d'une syllabe du même timbre, certes, mais d'une

séquences de doubles brèves devaient être organisées par paires, de sorte à former un système perceptif linguistique-prosodique «binaire». De cette manière, dans la séquence UU,U- -U,- la *correptio* est autorisée alors qu'avec U,U- -U,U- U,UU,U- la *correptio* est interdite, car une brève reste exclue des couplets. En effet, cela explique pourquoi des mots tels que *crēdērēt* et *sēquīmīnī* admettent l'abrègement de la syllabe finale, en devenant *crēdērēt* et *sēquīmīnī*, tandis que *lēgērēt*, *cōncīānt* ou *bēnēficiūm* gardent la finale longue. Cf. également Boldrini (1998: 54-55).

⁷ L'abrègement par enclise prévoit qu'une syllabe longue puisse s'abrèger, lorsqu'elle reçoit du mot suivant un accent d'enclise; cf. Questa (2007: 153-171).

⁸ Par le terme de synizèse ou métathèse, on entend le phénomène de fusion de deux voyelles qui se rencontrent à l'intérieur d'un mot; le phénomène est présent aussi bien en grec – cf. Battezzato (2000) – qu'en latin – cf. le travail pionnier de Soubiran (1966), puis Boldrini (1998: 63-66) et Questa (2007: 173-183). Le pronom/adjectif possessif pouvait s'estomper totalement; cf. Plaut., *Sti.* 39 an⁴ *quā pōl m(eum) ānīm(o) omnīs sāpiētīs* avec l'homométrie des segments *īā = ānī = sāpī* aux brèves de l'anapeste ou du dactyle et la synalèphe totale de *m(eum)* assurée.

⁹ Sur l'hiatus et sa valeur stylistique se sont prononcés favorablement déjà Lindsay (1922: 221-254), Boldrini (1998: 68-73), Questa (2007: 185-196). Sur l'importance stylistique et l'expressivité de l'hiatus à la fin du vers (hiatus interlinéaire), cf. Foucher (2012).

¹⁰ Cf. Soubiran (1988: 464).

¹¹ Cf. Foucher (2009: 159).

quantité différente. A. Foucher peut ainsi conclure que ce jeu phonique sur la voyelle *u* se produit sur un mot-clé du discours tragique; le terme *luctus*, en effet, renvoie à la destruction et à l'hécatombe, dans un passage qui décrit les effets désastreux de la peste sur la cité de Thèbes¹².

Ces jeux hétérométriques avaient, certes, un impact plus fort dans une structure métrique répétitive et rigoureuse comme celle du trimètre de Sénèque que dans le schéma polymorphique du sénair de la comédie républicaine. Néanmoins, on propose, dans la suite, l'analyse de plusieurs vers tirés des comédies de Plaute et Térence, où deux réalisations possibles de la même syllabe se répètent à l'intérieur du même vers ou du même passage (hétérométrie et son antonyme *homométrie*)¹³. Tout en considérant ces oscillations comme un fait d'abord *linguistique* et *stylistique*¹⁴, on mentionnera dans la suite plusieurs exemples où les oscillations prosodiques répondent à la volonté de l'auteur de mettre en évidence d'effets mimétiques particuliers. Les traductions françaises sont les nôtres.

1. ABRÈGEMENT IAMBIQUE

Commençons par les cas d'abrègement iambique et, plus précisément, par le pronom de première personne *ego*, scandé presque toujours *ēgō* pyrrhique, mais qui peut également être iambique *ĕgō* conformément à la quantité originelle de la voyelle (cf. gr. ἐγώ). Dans le *Curculio* de Plaute, on trouve un asynarthète¹⁵ composé d'un quaternaire iambique et d'un ithyphallique; ici, la prononciation pyrrhique d'*ego* semble liée à un effet mimétique:

¹² Cf. Foucher (2009: 162) qui cite à ce propos d'autres exemples d'hétérométrie dans l'*Œdipe* de Sénèque, comme les v. 64, 95, 374 etc.

¹³ Que l'on sache, ce terme n'est pas employé ailleurs. On le crée ici par contraste avec l'hétérométrie, en désignant ainsi le même traitement prosodique ou la même prononciation du même mot (ou de la même catégorie verbale) à l'intérieur du même vers.

¹⁴ Cicéron (*Orat.* 159) affirme que les Latins distinguaient, même à l'intérieur d'une syllabe fermée CVC, la quantité originelle de la voyelle: «*indoctus*» *dicimus breui prima littera*, «*insanus*» *producta*, «*inhumanus*» *breui*, «*infelix*» *longa*. *Et, ne multis, quibus in uerbis eae primae litterae sunt quae in «sapiente» atque «felice» producte dicitur «in», in ceteris omnibus breuiter, Itemque «composuit», «consuevit», «corcrepuit», «confecit»*. Dans la suite du traité (*Orat.* 173), l'orateur latin nous révèle aussi que le public de l'époque reconnaissait encore de façon naturelle les quantités des voyelles prononcées par les acteurs: *in uersu quidem theatra tota exclamant si fuit una syllaba aut breuior aut longior; nec uero multitudo pedes nouit nec ullos numeros tenet nec illud quod offendit aut cur aut in quod offendant intellegit, et tamen omnium longitudinum et breuitatum in sonis, sicut acutarum grauiumque uocum, iudicium ipsa natura in auribus nostris collocauit*. Cela prouve que les abrègements n'entraînaient, de fait, aucun abrègement réel de la syllabe, mais que la séquence iambique pouvait simplement être prononcée plus rapidement, jusqu'à former une unité.

¹⁵ L'asynarthète (du grec ἀσυνάρτητος *sans connexion, incohérent*) est un ensemble de cōla de nature différente; pour sa définition du côté grec, cf. Sicking (1993: 56) ainsi que Steinrück (2007: 48-49) et, du côté latin, Boldrini (1998: 153-183).

Plaut., *Cur.* 103-4 (ia⁴ + ith)

n(am) ūbī tū prōfūsū's, īb(i) ěgō mē pēruēlim sēpūltām
(Lééna) là où tu es répandu, là je voudrais être enterrée

Le vers est prononcé par l'esclave Lééna qui, à peine sortie de la maison du léno Cappadox, est subitement attirée par Phédrome, le jeune amoureux, en train de verser un broc de vin sur le seuil de la porte pour attirer sa femme. Lééna, tel un amoureux à sa belle, s'adresse au vin en un madrigal exalté où s'accumulent les comparaisons. La réalisation pyrrhique d'*ego* dans la séquence *ěgō mē* reprend clairement l'*ūbī tū* au premier hémistiche et confirme la loi de Wackernagel d'après laquelle la réalisation prosodique du pronom personnel se justifie par la position sémantiquement faible qu'il acquiert dans la phrase¹⁶. Par ailleurs, la symétrie parfaite des deux hémistiches confère aux paroles de Lééna une certaine répétitivité et reflète l'état d'extase totale en présence de l'odeur prégnante du vin; cet étourdissement est d'ailleurs savamment souligné par l'hyperbole. Ce même parallélisme se révèle d'autant plus prégnant qu'il survient au terme d'une opposition constante entre le «moi» et le «toi» qui jalonne le madrigal (cf. v. 96-98). La femme est à tel point séduite par le parfum de la boisson de Bacchus qu'elle désire être enterrée là où l'effluve a embaumé l'atmosphère. Dans ce cas-là, il est clair que le double abrègement et l'homométrie *ūbī/ěgō* deviennent mimésis de l'hypnose¹⁷.

On peut comparer à la prosodie capricieuse d'*ego* le cas de *magis / mage*, un adverbe prononcé à la fois plus lentement (schéma iambique très rare *māgīs*) ou plus rapidement (schéma pyrrhique commun *māgī(s)*)¹⁸.

Exceptionnellement, il arrive que *magis* soit localisé deux fois dans le même vers et qu'il admette les deux prononciations opposées dans un jeu évident d'hétérométrie:

¹⁶ Pour la loi de Wackernagel, cf. Questa (2007: 161-167 *passim*).

¹⁷ Entre autres, un septénaire trochaïque du *Miles* de Plaute nous confirme le statut prosodique variable du pronom *ego*: *Mil.* 331 *mih(i) ěgō uidēō, mih(i) ěgō sãpiō, // mih(i) ěgō crēdō plūrūmūm (Scélédrus) j'ai des yeux pour voir, j'ai du bon sens pour me conduire, Il c'est à moi plus qu'à personne que je fais confiance*. En train de surveiller la jeune Philocomasie, l'esclave de Pyrgopolinices Scélédrus est magistralement dupé par le «*seruus callidus*» Palestrion, le serviteur du jeune amant Pleusiclès, qui lui fait croire que la fille se trouve à la maison, alors qu'elle s'est enfuie. Scélédrus répond d'un ton aussi impérieux que burlesque en répétant trois fois le polyptote redondant *mih(i) ego*. Le pronom personnel *ego* figure à chaque fois à un *anceps* du vers, si bien que sa prosodie reste indiscernable. Cf. aussi Soubiran (1995: 125): le vers serait d'ailleurs un *uersus quadratus* typique, à la structure particulièrement bien agencée. Sans compter que, du moins pour le premier pied, reste la solution de l'hiatus et du procéleusmatique *mihī^H ěgō*. Si l'on comptait le *o* d'*ego* pour long, on aurait une suite de cinq anapestes suivis d'un spondée avant la clausule au rythme trochaïque; cf. Soubiran (1995: 39).

¹⁸ En réalité, la scansion pyrrhique de *magi(s)*, tout comme *sati(s) / nimi(s)*, est la conséquence de la faiblesse du –s consonantique final, d'où la graphie *mage* que l'on retrouve devant voyelle dans une dizaine de vers plautiniens; cf. Cic., *Or.* 161 et Questa (2007: 37-38). *Magis* iambique est exceptionnel à cette place; cf. Soubiran (1995: 157).

Plaut., *Mil.* 538 s. ia⁶ *nūmqu(am), ēdēpōl, hōmīnēm / quēmquām lūdificārīer
māgīs fācētē / uīd(i) ēt māgī(s) mīrīs mōdīs*
(*Périplectomène*) *jamais je n'ai vu, par Pollux, mystifier un homme
plus drôlement et d'une plus étonnante manière.*

Ici, la double prononciation de *magis* vise à opposer les syntagmes *māgīs fācētē* et *māgī(s) mīrīs mōdīs*. Périplectomène, le vieux sage avisé, se complait de voir que Paestrion a réussi à enjôler Scélédrus, l'esclave abruti chargé de surveiller la belle Philomasie. Le «*seruus callidus*» trompe avec tous ses moyens, tantôt avec maladresse et gaucherie (*facete*) tantôt avec habileté et savoir-faire (*mīrīs modīs*). Le sénairé résume ainsi en quelques mots l'essence même de toute la comédie, la ruse de l'esclave. Il est curieux que la forme pyrrhique et plus répandue de *māgī(s)*, avec abrègement, soit associée à l'évocation de la grandeur et de la majesté des stratagèmes orchestrés par Paestrion, tandis que, la forme iambique *māgīs*, moins populaire et plus emphatique, soit employée pour évoquer le côté cocasse des astuces de l'esclave. Tout cela crée une sorte de double contraste de registres de langue très expressifs.

On retrouve l'hétérométrie aussi dans le datif du pronom personnel *mīhī* et *tībī*. Un septénaire trochaïque des *Bacchides* fait apparaître les deux réalisations opposées:

Plaut., *Bacch.* 705 tr⁷
sēd nūnc quāntill(um) ūsūst āurī // tībī, Mnēsīlōchē? dīc mīhī
(*Chrysale*) *mais de combien de blé aurais-tu besoin pour toi, Mnésiloque?*
dis-moi!

L'abrègement obligatoire de *tībī* après la diérèse crée avec le *mīhī* une opposition de prononciation. Cette fois-ci, la valeur stylistique de l'hétérométrie semble être plus marquée, puisque l'hétérométrie est ici mise en œuvre dans l'espace d'un hémistiche. La réalisation différente des deux pronoms vise à séparer les deux personnages, *mīhī* se rattachant à Chrysale, le «*servus callidus*», et *tībī* à Mnésiloque, le jeune amoureux, et à encadrer par le biais de l'hyperbate l'hémistiche final.

Un cas tout à fait particulier est constitué par la double scansion d'*āpūd / āpūd*. Si, dans toutes les comédies de Plaute et Térence, la forme pyrrhique l'emporte sur *āpūd* iambique¹⁹, force est de constater que, dans un sénairé iambique de l'*Andrienne* de Térence, la prononciation «lente» est assurée par le mètre:

¹⁹ Cf. entre autres Plaut., *Cur.* 684; Ter., *Andr.* 978. Une liste exhaustive des abrègements est fournie par Boldrini (1998: 49-50) et Questa (2007: 94-95). Toutefois, un septénaire iambique tel que Plaut., *Truc.* 163 *sēd blāndē, qu(om) illūd quōd āpūd uōs // nūnc ēst āpūd m(e) hābērēm* avec l'hétérométrie de la préposition constitue l'exception qui confirme la règle.

Ter., *Andr.* 36 ia⁶ *āpūd mē iūst(a) / ēt clēmēns fūērīt sērūtūs*
 (Simon) *auprès de moi, tu as toujours eu une servitude juste et douce*

Au lieu d'évoquer toutes les explications possibles liées à l'accent ou justifier la double prononciation sur la base d'une *comodità metrica* présumée, comme le fait Questa (cf., en effet, Ter., *Haut.* 182 *āpūd nōs ēst* qui présente la même forme abrégée au même endroit)²⁰, on peut solutionner le problème en regardant le contexte du vers. Simon, le *senex* bourru et acariâtre, se présente à son esclave Sosie comme patron libéral et juste, en lui rappelant que nulle part ailleurs il n'aurait reçu un traitement aussi magnanime et compréhensif²¹. La prononciation *āpūd* iambique sans abrègement, pourrait symboliser le ton solennel arboré par Simon qui prend une voix menaçante pour l'effrayer.

À l'opposé, un septénaire trochaïque du *Curculio* montre un cas d'homométrie et *apud* compte toujours pour pyrrhique²²:

Plaut., *Cur.* 564 tr⁷
sēd quīd āgīt mēūm mērcīmōnī(um) // āpūd tē?:: nīl āpūd mē quīdēm
 (Thérapontigonus) *mais que deviennent mes courses chez toi?::*
 (Cappadox) *chez moi, tu n'as rien!*

Dans cet exemple, l'*āpūd tē* de la question du soldat fanfaron Thérapontigonus fait clairement écho à *āpūd mē*, cette fois-ci avec abrègement certifié, de la réponse du léno Cappadox. De ce fait, la symétrie parfaite reproduit le tac au tac et les piques que les deux protagonistes du dialogue, deux véritables «colosses» de bêtise, le soldat à l'air hautain et le léno intransigeant, se lancent mutuellement.

Les groupes iambiques du type *īn īstuc* sont également sujets à l'abrègement iambique: ainsi, *īn īstuc* devient presque toujours *īn īstūc*. Il s'ensuit que les cas de mesure iambique, sans l'abrègement, sont à ce titre exceptionnels. C'est le cas d'un septénaire trochaïque du *Rudens*, où l'absence

²⁰ Cf. Questa (2007: 93).

²¹ La question d'*apud* peut être comparée à celle d'*enim*, lui aussi plus souvent pyrrhique que iambique, lorsqu'il est suivi d'un mot commençant par voyelle; cf. Plaut., *Tri.* 61; Ter., *Andr.* 823; cf. une analyse complète des cas avec *enim* dans Pavone (1975: 172-175).

²² Le vers pose un problème de scansion à la diérèse. Dans ce sens, il faut évidemment rejeter un hiatus et un quatrième pied dactylique *mērcīmōnīūm // āpūd tē* et préférer une synalèphe en correspondance de la diérèse et un quatrième pied trochaïque *mērcīmōnī(um) // āpūd tē*. En outre, on pourrait songer à un *āpūd tē* sans abrègement, mais, dans ce cas-là, on serait obligé à étaler les deux brèves résolues d'un même élément métrique sur deux mots différents *m³ērc⁶īm⁷ōn⁸ī(um) / āp⁹ūd t¹⁰ē* (contre la norme de Ritschl). Dans ce cas, toutefois, ce n'est pas la «violation» de la norme de Ritschl qui est problématique, étant donné qu'il ne s'agit que d'une tendance générale. La difficulté réside plutôt dans un 4 Tf résolu, très rare; cf. Carande-Herrero (1992: 306). Voilà que l'explication stylistique apporte à nouveau un élément qui permet de sortir de l'impasse d'une scansion douteuse.

d'abrègement du groupe iambique est visiblement en corrélation avec la teneur sémantique de l'objet évoqué:

Plaut., *Rud.* 1133 tr⁷ *cīstēll(am) īst(i) inēss(e) ōpōrtēt //cāudē(am) in īstō uīdūlō*
(Palestra) *il doit bien y avoir dans cette valise-là une petite cassette de jonc*

L'esclave Palestra fait allusion à la cassette ramassée par le pêcheur Gripus et qui lui permettra de se faire reconnaître de son père Déméa comme la fille légitime et d'être ainsi affranchie. Les deux formes, l'adverbe de lieu *īst(i)* et l'adjectif démonstratif *in īstō*, sont privées d'abrègement iambique, comme elles font allusion à la même valise contenant les objets personnels de Palestra. L'esclave, en prêtant serment d'énumérer tous les objets cachés dans la mallette, prononce plus lentement, donc avec une plus grande emphase, les deux formes liées à un objet qui est pour elle salvateur.

Parallèlement, un cas d'hétérométrie mimétique du même groupe iambique se retrouve aussi dans un sénaire de l'*Andrienne*²³:

Ter., *Andr.* 572 ia⁶ *quīd īstīc?:: s(i) it(a) īstūc / ānīm(um) indūxt(i) ēss(e) ūtīlē*
(Simon) *qu'est-ce que c'est que ça?::*
(Chrémès) *si tu es persuadé que cela est utile*

Questa (*op. cit.*: 111) admet deux scansion, une première avec l'abrègement d'*īstīc* à côté d'une deuxième avec *īstūc* abrégé. Que l'on abrège *īstīc* et l'on admette la prononciation *īstūc* ou inversement, toujours est-il que les deux adverbes de lieu sont prononcés de façon différente par l'un et par l'autre personnage. La première scansion avec l'abrègement du groupe iambique *quīd īstīc* semble plus convaincante (vis-à-vis de *s(i) it(a) īstūc* sans abrègement, mais, hélas, pas moins soudé que son voisin). En effet, le vers débute sur la tournure interrogative *quīd īstīc*, communément abrégée à cet endroit²⁴. Toutefois, il est impossible de trancher la question sur des bases métriques, car aucune des deux scansion n'altère la césure penthémimère après *īstūc*. Mieux veut rechercher d'autres explications dans le sens du vers: l'opposition *īstīc / īstūc* est soulignée non seulement par les suffixes *-īc / -ūc* déictiques finaux, mais elle se justifie aussi, sur le plan stylistique, par les opinions encore divergentes des deux *senes* voisins de

²³ Un autre cas frappant d'hétérométrie du pronom/adjectif de deuxième et troisième personne *iste / ille* intervient à Plaut., *Capt.* 279 tr⁷ *quīd īpsūs hīc? qu(o) hōnōrē (e)st illic:: sūmm(o) ātqu(e) āb sūmmīs vīrīs* où le changement de prononciation est lié à la fonction grammaticale différente des deux mots; cf. aussi Ter., *Andr.* 875 *infra*. Par ailleurs, à Ter., *Andr.* 314 ia⁸ *sēn(i) ānīmām prīm(um) ēxtīnguēr(em) īpsi, / qu(i) illūd prōdūxit scēlūs* les deux pronoms/adjectifs *īpsi / illūd* ne subissent aucun abrègement, car ils font allusion au père bourru Déméa et au fils débauché Eschine respectivement, tous les deux étant l'origine commune des malheurs. L'homométrie reflète donc à nouveau la sémantique du vers.

²⁴ En faveur de cette interprétation plaide aussi le commentaire de Donat, qui remarque que les deux premiers mots sont soudés: *concedentis et veluti victi verbum*; cf. Shipp (2002: 167).

pallier Simon et Chrémès, décidés à marier leurs fils et à persuader le jeune débauché Pamphile de quitter sa maîtresse. En outre, on peut supposer que l'abrègement convient au registre manifestement moins soutenu de la question directe de Simon vis-à-vis du ton plus apaisé de la réponse modérée de Chrémès.

Pour conclure avec les exemples d'abrègement iambique, on peut citer deux exemples où l'hétérométrie se laisse interpréter comme la traduction, sur le plan métrique, d'un quiproquo éloquent ou d'un raisonnement philosophique alambiqué.

Le premier est un octonaire iambique de l'*Andrienne* de Térence qui a donné du fil à retordre aux métriciens:

Ter., *Andr.* 255 ia⁸

«*ābī dōm(um)*» *īd mī uīsūst dīcēr(e)* «*ābī cīt(o) ēt sūspēndē tē*»

«*ābī dōm(um)*» *īd mī uīsūst dīcērē^H* // «*ābī cīt(o) ēt sūspēndē tē*»

(Pamphile) «*Va à la maison!*» *j'ai cru qu'il me disait* «*Va vite te pendre!*»

Dans ce vers, Pamphile, le jeune débauché de la comédie, parle à la servante Mysis en se souvenant de la colère du père Simon lorsqu'il lui criait d'entrer à la maison pour s'occuper des préparatifs de son mariage. Ici, l'hétérométrie de la forme d'impératif *ābi* semble incontestablement associée à une mauvaise compréhension, d'autant plus que Pamphile reste muet face aux cris du père (cf. l'*obstipui* du vers suivant, litt. *je suis resté muet*). En outre, si l'on voulait (à tort) uniformiser la prononciation d'*abi*,²⁵ il faudrait alors imaginer une synalèphe et deux hiatus «*ābī dōm(um)*» *īd mī uīsūst dīcērē* // ^H«*ābī cītō^H ēt sūspēndē tē*», ainsi que deux résolutions «déchirées» ¹*āb²i / dōm(um)* et ⁹*āb¹⁰i / cīt¹¹ō* aux éléments qui admettent cette «licence»; cf. *supra*. Le caractère purement artificiel et uniquement théorique d'un double hiatus, là où la double synaphie *abi dom(um)* et *abi cīt(o)* crée un écho à la fois symétrique et dissonant, transforme cette scansion en une spéculation futile qui disjoint (et cela est encore plus dangereux) l'interprétation métrique du sens du vers. Dès lors, deux solutions sont possibles. La première hypothèse, qui enchaîne *ābī dōm(um)* d'abord iambique et *ābī cīt(o)* pyrrhique, et supprime ainsi la diérèse médiane, très marquée dans les vers «longs», n'est pas convaincante. C'est pourquoi on préfère la deuxième hypothèse, celle qui prévoit un *ābī* pyrrhique au début du vers suivi d'un *ābī* iambique au deuxième hémistiche. Conformément à cette scansion, on pourrait interpréter la prononciation pleine de la forme «longue» *ābī* dans les paroles du fils comme la traduction rythmique de la pesanteur et le caractère ressenti comme injurieux de l'ordre «précipité» donné par le père *ābī dōm(um)*²⁶. En d'autres termes, l'adolescent Pamphile

²⁵ Ainsi, Schipp (2002: 143).

²⁶ Il est inutile de s'appuyer sur la valeur d'un quelconque accent enclitique dans les groupements verbaux *ābī dōm(um)* et *ābī cīt(o)*, puisque cet accent ne pourrait pas rendre compte en

emphatise l'injonction de son père de rentrer à la maison, car il la perçoit comme un ordre accablant. Par conséquent, l'hétérométrie d'*ābi* est absolument nécessaire et se laisse aisément expliquer comme une mimésis de l'incompréhension.

Dans le deuxième passage, tiré du *Poenulus*, l'hétérométrie se lie aux subtilités du raisonnement philosophique:

Plaut., *Poen.* 633 s. *ia*⁶ *mālō bēnē fācērē / tāntūndēmst pērcūlūm*
quāntūm bōnō mālē fācērē:: quī uērō?:: sciēs
mālō sī quīd bēnē fāciās, / id bēnēfici(um) intērīt
bōnō sī quīd mālē fāciās, / ætāt(em) ēxpētīt
à bien traiter un «homme de mal» il y a même risque
qu'à maltraiter un homme de bien:: comment ça?: uoici:
si l'on fait du bien à un méchant, le bienfait est perdu
si l'on fait du mal à un homme de bien, le mal n'est pas perdu

Les sénaires sont prononcés par un des deux témoins envoyés par Agorastoclès pour certifier la ruse orchestrée par l'esclave Milphion. Celui-ci a conseillé à son maître de faire passer le fermier Collybiscus pour un étranger désireux d'aventures et de l'envoyer chez le léno Leloup afin de libérer les deux jeunes filles enlevées et placées en esclavage. Le témoin aborde le rustre et brute léno avec une phrase au ton sentencieux et philosophique, savamment construite autour de chiasmes, d'allitérations et de parallélismes.

Le passage se révèle particulièrement difficile à scander. Dans le premier couplet (v. 633 s.), l'abrègement iambique des adverbes *bēnē/mālē* est sûr, malgré le procéleusmatique au troisième pied²⁷. La prosodie se complique dans le deuxième couplet (v. 635 s.). Pour ce qui est du v. 635, on est obligé de scander le vers comme une suite hardie de tribraque/anapeste (car l'abrègement par enclise de *sī quīd* n'est pas, justement, certain) + dactyle + anapeste (*fāciās* se termine sur une voyelle longue par nature) + dactyle + anapeste + iambe final. Cela faisant, on finit par couper le vers à la diérèse médiane et non pas à la césure. En outre, pour aboutir à cette scansion, il faut également admettre l'abrègement iambique de *mālō*, car autrement le vers est hypermètre. Le v. 636, quant à lui, abstraction faite du procéleus-

l'occurrence des deux prononciations. En outre, l'hiatus après *ābī cito*^H s'accorde mal au sens de l'adverbe, qui évoque justement la rapidité et convient plus à la synalèphe qu'à la collision vocale. Quant à l'hiatus après *dicērē*^H, il suffit de rappeler que l'huitième élément de l'octonaire iambique bénéficie d'une liberté totale, étant un élément *anceps*; cf. Questa (2007: 349) et Plaut., *Poen.* 818 avec la même séquence dactyle + hiatus à la diérèse. L'*histrion* avait aussi la possibilité de faire suivre *ābī dōmūm* d'un hiatus, en isolant aussi le discours indirect relaté par Pamphile et le discours direct.

²⁷ Parmi les autres «limitations», Questa (2007: 130) énumère celle du procéleusmatique: il doit comporter un élément long résolu suivi d'un élément *anceps* dissyllabique et aucun des deux éléments ne présente la deuxième syllabe abrégée par *correptio iambica* (en l'occurrence, *bēnē* pyrrhique violerait cette norme).

matique au troisième pied (= v. 634), n'appelle aucun commentaire. En revanche, ce qu'il est intéressant de remarquer est la différence de traitement prosodique, l'hétérométrie, qui différencie les deux couplets de sénaires (v. 633 s. abrègement symétrique vs. v. 635 s. abrègement asymétrique). Au v. 633 s., le parallélisme est parfait: *mālō bēnē fācērē* équivaut à *bōnō mālē fācērē* non seulement parce que les deux actions entraînent le même danger, mais aussi au niveau du rythme. Il est toutefois important de différencier les deux actes, le fait de faire du bien ou du mal: ainsi, le couplet suivant, malgré les difficultés de scansion, laisse entrevoir un exemple brillant d'hétérométrie dans les deux substantifs *mālō*, prononcé plus rapidement, avec la voyelle finale abrégée par *correptio* et la forme iambique *bōnō*. En faisant des raisonnements trop compliqués et tordus pour les oreilles d'un sauvegeon, le témoin espère ainsi paralyser la parole de Leloup, qui ne pourra que louer son discours parfaitement agencé (cf. v. 637 *facete dictum*).

Ainsi, en dépit des difficultés prosodiques, la réplique sentencieuse du témoin permet de déceler le double traitement prosodique de *malo*. Celui-ci est lié aux subtilités du raisonnement du témoin qui veut duper le léno. Voilà qu'à travers l'hétérométrie on peut à nouveau apprécier toute la finesse rythmique du passage.

En définitive, tous ces exemples ont un point en commun: ils présentent, dans l'espace de quelques pieds, deux réalisations différentes du même mot ou d'un mot appartenant à la même catégorie grammaticale. Dès lors, on est confronté à l'hétérométrie. Alternant des formes abrégées avec d'autres non abrégées, le poète entend souligner un trait de caractère d'un personnage ou le ton qu'il arbore (*Andr.* 36), un parallélisme (*Cur.* 104, 564), une opposition (*Bacch.* 705; *Mil.* 538 s.; *Andr.* 255, 572), une emphase particulière sur un mot prégnant (*Rud.* 1133) ou encore les subtilités philosophiques liées à un proverbe (*Poen.* 633 s.).

2. SYNIZÈSE

En passant à la synizèse (cf. *supra*), on rencontre, bien que plus rarement, des vers où l'hétérométrie, en l'occurrence l'alternance de formes mono- / dissyllabiques, se trouvent dans le même vers. Prenons le cas du pronom adjectif possessif *meus tuus eum* etc. Un exemple emblématique provient des *Captivi* de Plaute (E = Ergasile; H = Hégon):

Plaut., *Capt.* 879 tr⁷

ūt ēgō uidī: mēum gnātūm?: tūum gnāt(um) ēt gēnīum mēum
(E) comme j'ai vu.: (H) Mon fils?!: (E) t o n fils et m o n bon Génie!

La synizèse de *meum* est assurée par le mètre, car *mēum* dissyllabique ne rentrerait pas dans le vers (cf. Plaut., *Cur.* 564 *supra*). Il n'y a aucune raison de vouloir chercher la diérèse médiane, dans un vers qui manifes-

tement ne la présente pas. Mieux vaut à nouveau expliquer la «bizarrerie» prosodique avec des effets mimétiques. Ergasile, le parasite amusant et rusé, avoue à Hégion, le *senex* bourru et pédant, avoir vu son fils sain et sauf au port. Hégion, visiblement stupéfait, s'exclame *mēum gnātum* en redemandant s'il s'agit bien de son fils²⁸. À quoi Ergasile répond, en articulant mieux les syllabes *tūum gnāt(um) et gēnīum mēum* avec les deux adjectifs dissyllabiques, prononcés «longs». Là encore, phénomènes prosodiques et hétérométrie ont une fonction ouvertement stylistique.

On peut comparer *Capt.* 879 à un vers de l'*Andrienne* de Térence:

Ter., *Ad.* 875 tr⁷ *īt(a) ēōs mēō lābōr(e) ēdūctōs / mākūm(o) hīc fēcīt sūōs*
(Déméa) ceux que moi j'ai élevés avec grande peine, lui les a fait siens

Le septénaire trochaïque provient du monologue de Déméa (v. 855-881) où le vieux père, après une longue réflexion, arrive à tempérer l'intransigeance à l'égard de son fils Ctésiphon et finit par s'aligner ainsi sur l'attitude exemplaire de son frère Micion. La prononciation sans et avec synizèse des deux pronoms/adjectifs possessifs finit par acquérir une force expressive remarquable d'autant plus que les deux termes sont placés côte à côte dans le vers. Encore, l'opposition prosodique reflète une opposition sémantique et syntaxique où *ēōs* est rattaché aux fils désormais séduits par la modération de Micion (*ēdūctōs...sūōs*), alors que *meo* se rattache au rôle du père intransigeant dans leur éducation et donc à *lābōr(e)*. Les deux syntagmes sont donc agencés de sorte à former un chiasme (schéma ABBA).

À l'opposé, aucune hétérométrie n'est présente dans le couplet suivant de sénaires, tiré de la *Casina* de Plaute, qui constitue aussi un exemple d'abrègement par enclise:

Plaut., *Cas.* 351 s. *ia⁶ ōb īstānc rēm quīn tē / dēōscūlēr uōlūptās mēā*
quīd dēōscūlērē? / quās rēs? quāe uōlūptās tūā
(Lysidame) pour pouvoir embrasser un si beau trait, volupté de mon âme!
(Chalinus) comment? Embrasser?! Quoi?! Quelle «volupté de ton âme»?!

Dans ce cas-là, la symétrie parfaite entre les deux clausules suit le sens du discours de Lysidame et Chalinus. Lysidame, le *senex* renfrogné de la comédie, s'accorde avec son esclave Olympion, pour que celui-ci se marie avec la belle Casina. Ce n'est rien d'autre qu'une belle ruse pour s'emparer de la jeune fille. L'écuyer Chalinus, lui aussi totalement pris pour passion pour Casina, espionne une conversation entre Lysidame et Olympion, au cours de laquelle les deux s'accordent sur le mariage et ses conséquences. Dans un aparté, l'écuyer répète, à la fois incrédule et déçu, les mots du père, en les prononçant donc de la même façon, avec la forme «abrégée»:

²⁸ Cf. Lindsay (1900: 317-318) et (1930: 110) souligne aussi la coïncidence d'accent de mot et ictus sur la dernière syllabe de *meum gnatum* marquant l'étonnement de la question d'Hégion.

ōb īstānc, dēōscūlēr et *uōlūptās* qui soulignent la diction précipitée du père sont repris par les *dēōscūlērē* et *uōlūptās* du fils²⁹.

Homométrie et hétérométrie figurent côte à côte dans un passage très expressif du *Poenulus*, à l'intérieur d'une scène grotesque qui encadre la visite du duo maître/esclave Agorastoclès/Milphion chez les deux belles courtisanes carthaginoises Antérastile et Adelphasie:

Plaut., *Poen.* 365-7 tr⁷

*mēā uōlūptās, mēā dēlicīā, // mēā uītā, mē(a) āmānītās,
mēūs ōcēllūs, mēūm lābēllūm, // mēā sālūs, mēūm sāuīūm,
mēūm mēl, mēūm cōr, mēā cōlūstrā, // mēūs mōllīcūlūs cāsēsūs*

=

Plaut., *Poen.* 388-90 tr⁷

*hūiūs mēl hūiūs cōr hūiūs lābēllūm(um) hūiūs līngu(a) hūiūs sāuīūm,
hūiūs dēlicī(a), hūiūs sālūs āmān(a) hūiūs fēstīuītās
hūiūs cōlūstrā, hūiūs dūlcīcūlūs cāsēsūs, māstīgīā*

(Milphion) *ma joie, ma délice, ma vie, mon agrément,*

mon petit œil, ma lèvre mignonne, mon saveur, mon baiser,

mon miel, mon premier lait, mon petit fromage mou

=

(Agorastoclès)

le miel à elle, le cœur à elle, la lèvre mignonne à elle, sa langue, son baiser,

les délices à elle, son salut charmant, son jour de fête,

le premier lait à elle, le petit fromage doux à elle, pendar!

Le fanfaron Agorastoclès a jeté depuis longtemps son dévolu sur Adelphasie, sans toutefois se décider à faire la dépense nécessaire pour l'acquérir. À peine parti lui rendre visite avec son fidèle Milphion, Agorastoclès ne parvient pas à attiser la convoitise de la belle Adelphasie, plutôt décidée à le repousser. Pour atteindre son objectif, il demande l'aide de son esclave qui entonne une sorte de «romance», en appelant la jeune femme avec toutes les épithètes possibles. Les invocations réitérées, marquées par l'anaphore de l'adjectif possessif *meus / mea / meum* s'agencent dans le septénaire trochaïque de façon symétrique, tout en s'organisant autour de la diérèse médiane, toujours bien marquée. Les mêmes adjectifs sont toujours prononcés avec synizèse, à l'exception du syntagme *mē(a) āmānītās*, où l'adjectif *mea* compte pour une syllabe brève et est élidé devant la voyelle

²⁹ Bettini (1990: 361-362) et Questa (2007: 106-107) remarquent que le substantif *uoluptas* présente toujours l'abrègement iambique uniquement dans les syntagmes *uoluptas mea / tua* à la clausule des vers iambo-trochaïques; cf. Plaut., *Mos.* 294. Cela prouverait que la voyelle abrégée est l'effet d'un accent d'enclise *uoluptās mea* qui rend l'*u* atone. Toutefois, s'il est vrai qu'en cas de syntagme inversé *mea uoluptas* n'est jamais affecté par la *correptio iambica* (cf. Plaut., *As.* 664), il n'est pas moins évident que *uoluptas* figure, dans les cas de la flexion, à volonté sans et avec abrègement; cf. *uolūptatem* à Plaut., *Amph.* 939; mais *uolūptatis* à Plaut., *Amph.* 641 et *Tri.* 231 et, même chez Térence, cinq cas d'abrègement face à quatre avec voyelle longue.

d'*āmānītās* (cf. le même effet de légère *uariatio* dans la traduction française *mon agrément*). La déclamation de Milphion n'a rien de lyrique, comme le prouvent les diminutifs affectueux *ocellus / labellum*. Il s'agit plutôt d'une sérénade sortie de la bouche d'un esclave, dont la ruse et le premier rôle marquent toute la pièce. Agorastoclès, en revanche, rustre et grossier, réprimande les efforts de son esclave, en suggérant des invocations qui, au lieu de créer l'effet romantique voulu, débouchent sur le burlesque. En effet, bien qu'il reprenne à la lettre les mêmes diminutifs affectueux, en comparant Adelphasie à la douceur du miel et en louant ses traits, il construit cependant des septénaires mal agencés, sans diérèse et prononce toujours de façon différente l'adjectif possessif *huius*, tantôt monosyllabique avec synizèse tantôt dissyllabique. À l'harmonie de la parole de l'esclave rusé, qui parviendra à duper Leloup et son arrogance, se substituent le chaos et la maladresse de la déclaration mal ajustée du maître rustre et grossier.

Donc, comme l'abrègement iambique, la synizèse se prête aussi à des jeux hétérométriques saisissants, où les mêmes formes demeurent scandées à la fois monosyllabiques et dissyllabiques à distance de quelques pieds. Ainsi, le rapprochement de ces réalisations prosodiques opposées peut souligner l'effet de stupeur suite à une incompréhension (*Cap.* 879), une opposition à la fois syntaxique et éthique de deux conduites antithétiques (*Ad.* 875) ou un contraste de ton lyrique/burlesque lors du chant d'une sérénade (*Poen.* 365-7 vs. 388-90). Inversement, l'homométrie traduit la répétition mot à mot des paroles d'un personnage par un tiers (*Cas.* 351).

3. ABRÈGEMENT PAR ENCLISE

L'abrègement par enclise (type *sīquis / sīquis*) n'est pas exempt non plus de cas d'hétérométrie. Toutefois, contrairement à l'abrègement iambique, il est plus difficile de retrouver deux traitements opposés à l'intérieur du même vers. Un exemple paradigmatique nous est offert par deux vers plautinien, tirés de l'*Amphitruo* et du *Rudens*:

Plaut., *Amph.* 1020 tr⁷

āpērit(e) hōc hēus ēcquis hīc ēst? // ēcquis hōc āpērit ōstīūm?
(*Amphitryon*) ouvrez! Hé, y a-t-il quelqu'un ici?
Quelqu'un m'ouvre cette porte?

Plaut., *Rud.* 413 ia⁷

hēus ēcquis īn uīllāst? ēcquis hōc // rēclūdīt? ēcquis prōdīt?
(*Ampélisque*) hé, y a-t-il quelqu'un à la ferme? Quelqu'un ouvre-t-il?
Quelqu'un vient-il?

La scansion est sûre dans les deux vers et oblige à chaque fois à considérer le statut prosodique d'*ecquis* comme indiscernable, dans un vers avec

une diérèse médiane bien marquée. On signalera d'abord la similarité des deux contextes: il s'agit toujours d'un personnage qui frappe à une porte et qui demande avec insistance de lui ouvrir. Dans le premier vers, il s'agit d'Amphitryon, épuisé devant l'entrée de sa maison et qui prie de pouvoir entrer chez lui. Il ne comprend rien de ce qui se passe: croyant être avec son mari, sa femme Alcmène a couché avec Jupiter. De son côté, Amphitryon n'arrive pas à assurer la crédibilité de ses propos: le témoin et son pilote Blépharon préfèrent s'enfuir face au doute extrême. Dans le deuxième cas, le ton est plus calme: Ampélisque, amie de la pauvre fillette Palestra, et Trachalion, esclave du jeune amoureux Pleusidippe, retracent les malheurs soufferts pas la jeune fille Palestra pendant le naufrage. À la fin de leur conversation, Ampélisque s'apprête à chercher de l'eau, comme la prêtresse lui a recommandé, chez Démonès, vieillard Athénien, père de Palestra. Ainsi, la prononciation différente du même mot à distance de quelques pieds pourrait être mise en relation avec l'état d'anxiété de la voix qui réitère les questions.

Quoi qu'il en soit, le cas de l'*Eunuchus* de Térence prouve que ce pronom interrogatif admettait une double prononciation:

Ter., *Eun.* 522 s. *ia*⁶ *ēcquīs c(um) ě(a) ūnā, / quīd hābūssēt quōm pĕrīt*
ēcquīs ěām pōssēt / nōscĕr(e) hāec cūr quāērītēt
 (Chrémès) *et s'il y avait quelqu'un avec elle*
et ce qu'elle avait le jour où elle est morte
si quelqu'un ne pouvait pas la reconnaître...
mais pourquoi toutes ces questions?

Le jeune *adulescens* Chrémès, frère de Pamphila, dans un monologue à caractère introspectif, se demande si la courtisane Thaïs veut l'enjôler; chaque début de vers est marqué par la répétition du pronom interrogatif *ēcquīs* dont la première syllabe peut être prononcée à volonté longue ou brève car elle est localisée à l'*anceps* initial (cf. *Mil.* 331 *supra*).

Ainsi, on aura remarqué que l'abrègement par enclise se prête beaucoup moins que la *correptio iambica* et la synizèse à des phénomènes d'hétérométrie (ou d'homométrie; *Eun.* 522) qui assurent la volonté du poète de ménager des effets stylistiques particuliers. Non seulement les formes sujettes à ce type d'abrègement demeurent minoritaires, mais aussi les exemples affectés par l'hétérométrie sont assez rares. Néanmoins, l'hétérométrie semble jouer un rôle déterminant dans des passages où le personnage en question est dérouté, paniqué devant une porte close sans que personne ne lui ouvre (*Amph.* 1020; *Rud.* 413). Probablement, le désordre mental du personnage face à l'imprévu se traduit, sur le plan prosodique, en chaos rythmique.

4. HIATUS

On pourrait comparer toutes ces oscillations prosodiques de l'abrègement iambique ou par enclise et de la synizèse à l'hiatus, un autre phénomène pour lequel toutefois la valeur stylistique est universellement reconnue³⁰.

À titre d'exemple, l'*incipit* de l'*Hecyra* de Térence contient un hiatus:

Ter., *Hec.* 1 ia⁶ *Hěcy'r(a) ēst huīc nōmēn fābūlāe.* ^H*Hāec quōm dātāst*
«Hécyre» est le nom de cette pièce. Quand elle fut donnée...

Personne ne saurait mettre en question la fonction stylistique de cette collision vocalique qui vise évidemment à isoler la phrase lapidaire encadrant le titre de la pièce.

Un passage remarquable est constitué par l'*Eunuque* de Térence (v. 193-196), où le jeune amoureux Phédria extériorise toute la jalousie possessive à l'égard de la courtisane Thaïs qui a réussi à aguicher en même temps le soldat vantard Trason (soulignement ajouté):

Ter., *Eun.* 193-5 ia⁶ *dīēs nōctēsquē mē^H āmēs, / mē dēsīdērēs*
mē sōmniēs, mē^H ěspēctēs, / dē mē cōgītēs
mē spērēs, mē tē^H ōblēctēs, / mēcūm tōtā sīs
mēūs fāc sīs pōstrēm(o) ānīmūs, / quānd(o) ěgō sūm tūōs
(Phédria) que jour et nuit tu m'aimes moi, que tu me désires
que tu rêves de moi, que tu m'attendes moi, que tu penses à moi,
que tu m'espères, que tu places ton bonheur en moi, que tu sois toute avec moi,
enfin, que ton âme soit mienne, puisque la mienne est t o u t e tienne.

Le lyrisme de cette déclaration passionnée d'amour n'avait pas échappé au poète français André Chénier qui reprit ce passage à la fin de sa troisième *Élégie*³¹. Ici, même Questa (*op. cit.*: 127-128) ne peut pas nier la valeur stylistique de l'hiatus prosodique du v. 193 *mē^H āmēs*, très fréquent d'ailleurs dans les syntagmes avec le pronom personnel *me/te* ou d'autres mots monosyllabiques (cf. entre autres Plaut., *Poen.* 1372). Lindsay étend la possibilité de l'hiatus prosodique au vers 194 à *mē^H ěspēctēs*. Questa, bien que de mauvais gré, est tout de même obligé d'admettre (*op. cit.*: 128) que *ē difficile dargli*

³⁰ Cf., entre autres, Foucher (2012) et *supra*. Il en va de même pour l'hiatus en correspondance d'une énumération, comme à Plaut., *Merc.* 745 ia⁶ *uīdēr(e), āmplēctī, ^Hōscūlārī, ^Hādloquī* (le cuisinier) à le voir, à le serrer, à l'embrasser, à lui parler. Ici, en instituant une comparaison efficace entre la satisfaction des tendresses adressées par l'aimant à l'objet aimé et le plaisir de la nourriture, le cuisinier étale une série d'infinifitifs séparés au moins deux fois par moyen de l'hiatus (à remarquer *uīdēr(e)* avec synalèphe).

³¹ L'*Élégie* est composée en alexandrins: cf. 3, 77-80 ...*je veux que nuit et jour // Tu m'aimes (nuit et jour, hélas! je me tourmente). // Présente au milieu d'eux, sois seule, sois absente; // Dors en pensant à moi; rêve-moi près de toi, // Ne vois que moi sans cesse, et sois toute avec moi.*

torto. De fait, Questa évoque la scansion plus «raisonnable» avec synalèphe et sans abrègement iambique *mē sōmniēs, m(e) ēxspētēs, / dē mē cōgītēs*. Or, il est évident que tout le passage est construit autour de la répétition du pronom personnel *me*, combiné avec *te* au v. 195 pour sceller à jamais l'union de Phédria et Thaïs³². C'est sur la base de cette extension que, contrairement à la prudence de Lindsay et Questa, on peut aisément envisager un autre hiatus prosodique et abrègement iambique³³ à *mē tē^H ōblētēs* du v. 195 et rejeter la scansion *mē t(e) ōblētēs*. Outre l'anaphore du pronom personnel, c'est aussi l'hétérométrie de la voyelle *e* qui semble entrer en jeu: une scansion avec trois hiatus prosodiques qui s'échelonnent à la même position métrique permet de mettre en relief le pronom personnel et de créer l'opposition inconciliable *mē / tē* au v. 195, reprise par l'hétérométrie des pronoms/adjectifs possessifs *mēus / tūōs* au début et à la fin du dernier sénaire. Par conséquent, le souhait de Phédria que son cœur et celui de Thaïs battent en même temps est voué à l'échec, car la belle courtisane n'a pas les yeux que pour lui et ne dédaigne pas plus les avances du soldat Trason.

Pour conclure avec les exemples d'hétérométrie liée à l'hiatus, on citera un septénaire trochaïque de la *Mostellaria*:

Plaut., *Most.* 392 tr⁷

ūb(i) ēg(o) ērō? H.: ūbī mākīm(e) ēssē uīs: cūm^{HP} hāc, cūm^{HP} īstāc ērīs
ūb(i) ēg(o) ērō? H.: ūbī mākīm(e) ēssē uīs: cūm^{HP} hāc, c(um) īstāc ērīs
 (*Philolachès*) où faudrait-il que je sois?:

(*Tranion*) où tu en as le plus envie, avec celle-ci avec celle-là

La scansion de ce septénaire est loin d'être sûre. Questa (*op. cit.*: 188) scande avec un hiatus prosodique à *cūm^{HP} hāc* et avec synalèphe à *c(um) īstāc*, tout en précisant que la métrique ne permet pas de trancher la question. Il n'exclut pas non plus une scansion plus homogène avec deux hiatus prosodiques d'affilée *cūm^{HP} hāc, cūm^{HP} īstāc eris*, bien que cela entraîne la présence de trois hiatus à l'intérieur d'un même vers, le premier simple en correspondance de changement d'interlocuteur suivi de deux hiatus prosodiques à la fin du deuxième hémistiche. Comme on ne peut pas résoudre le problème uniquement sur la base du mètre, mieux vaut alors s'appuyer sur le sens du vers: Philolachès, l'adolescent de la comédie, pendant l'absence de son père, parti pour affaires en Égypte, en profite pour faire bombance, poussé par son esclave Tranion. Philolachès est, d'ailleurs, conscient de dissiper inutilement l'argent et de faire tomber en ruine la maison paternelle. Néanmoins, il s'est désormais épris de la belle courtisane Philématie et a décidé d'emprunter de l'argent à un créancier pour l'affranchir. Entre-temps, il fait connaissance d'un autre débauché, son camarade de sorties,

³² Cf. Barsby (1999: 117).

³³ L'abrègement est d'ailleurs fréquent avec les préverbes; cf. pour Plaute l'*apparet* d'*Amph.* 793 ou l'*ōpsonabo* de *Bacch.* 97 et, pour Térence, au moins l'*ōstendere* d'*Andr.* 142.

Callidamante et de sa maîtresse Delphie. Le v. 392 se situe dans une scène de débauche: à moitié ivrogne, Philolachès désespère à cause du retour imminent du père, mais il est subitement rattrapé par Tranion qui, en plein délire bacchique, l'invite à s'unir à Philémasie et Delphie indifféremment. Dans ce contexte, la scansion qui égale dans la prononciation les syntagmes *cūm*^{HP} *hāc* et *cūm*^{HP} *istāc* semble être préférable. En effet, il est difficile de penser que, dans la vision de Tranion, l'esclave dissocie la femme aimée par son maître de la courtisane de son ami. Cette finale rappelle d'ailleurs le début d'un sénnaire de *Cas.* 510 *cūm*^H *hāc*, *cūm*^H *istāc* / *cūmqu(e) āmīc(a) ētīām tūā* où le vers assure la prononciation symétrique avec deux hiatus prosodiques. Le rapprochement des deux passages est d'autant plus justifié que ce deuxième cas figure au beau milieu d'une échauffourée entre les deux *senes* Lysidame et Alcesime. Face au mécontentement et aux caprices continus de Lysidame, Alcesime, dans une crise de nerfs, envoie allègrement son ami se promener: *prends-la si tu veux et va-t'en périr sur la croix d'une mort misérable // avec celle-ci, avec celle-là et même ta maîtresse pardessus!* Ainsi, le passage de la *Mostellaria* ne laisse guère de doutes quant à sa prononciation: Tranion ne peut que prononcer de la même façon les deux adjectifs faisant allusion aux deux femmes. La non-élision de *cum* vient marquer l'idée d'équivalence³⁴. Dans la logique du débauché, où déraisonnement, frénésie et légèreté s'unissent dans un mélange indissoluble, les femmes des uns et des autres deviennent interchangeableables.

Tous ces exemples montrent que l'importance de l'alliance entre métrique et l'étude du sens du passage parvient prendre parti pour un hiatus ou, inversement, pour une synalèphe. L'hiatus, dont la valeur stylistique semble acquise depuis longtemps, se prête aussi à des jeux hétérométriques remarquables. Son emploi à l'intérieur du vers, en correspondance des mots-clés (*Hec.* 1; *Eun.* 193-5) ou des tournures particulières (*Most.* 392) dépeint en quelque sorte la pensée du personnage qui les prononce.

5. CONCLUSION

En définitive, cette étude a permis de mettre en lumière certains aspects relatifs aux principaux phénomènes prosodiques latins (abrègement iam-bique, abrègement par enclise, synizèse et hiatus) trop souvent négligés.

Avant d'être des phénomènes métriques ou rythmiques, ils sont la conséquence directe de faits linguistiques et, par conséquent, stylistiques. La double réalisation de certaines séquences de mots n'obéit pas à des principes métriques abstraits, mais elle dérive d'une double prononciation, selon un débit plus rapide ou lent, des mêmes syllabes, dans la langue quotidienne. Dans les comédies de Plaute et Térence, ces changements n'interviennent pas donc au hasard, mais peuvent répondre, surtout lorsqu'ils figurent à l'inté-

³⁴ Cf. Collart (1970: 90).

rieur du même vers, à la volonté de mettre en relief un parallélisme ou alors de renforcer l'opposition de deux notions antithétiques. C'est ce que l'on a appelé hétérométrie et homométrie. Il est donc inutile de vouloir supprimer ces oscillations en postulant des hiatus au hasard ni (encore pire) en faisant à tout prix intervenir une césure ou une diérèse là où le vers n'en a pas besoin, ni non plus en prétextant des «limitations» métriques.

Dans ce sens, un couplet de septénaires trochaïques des *Bacchides* devrait persuader même les plus réticents que les deux réalisations prosodiques du même mot soutiennent le sens du discours du personnage:

Plaut., *Bacch.* 557 s. tr⁷

*nēqu(am) hōmōst, uēr(um) hērcl(e) āmicūs ēst tībī:: tāntō māgīs
dīc quīs ēst; nēquām* ^{HP} *hōmīnīs ēgō pārūī pēndō grātīā*

(Mnésiloque) *il est un vaurien, mais il est ton ami, par Hercule!::*

(Pistoclère) *à plus forte raison, dis-moi qui il est;*

j'apprécie peu l'amitié d'un bon à rien.

Les vers sont cités et scandés par Questa (*op. cit.*: 186) avec un phénomène d'hétérométrie du mot métrique *nequam homo* d'abord avec synalèphe, puis avec hiatus prosodique et abrègement à *nēquām*. Rien n'empêche d'appliquer aussi un hiatus prosodique au v. 557 et de scander ainsi *nēquām hōmōst* avec hiatus prosodique et prodélision. Le passage est tiré d'un *diuerbium* entre les deux *adulescentes* Mnésiloque, à peine rentré de sa mission, et le jeune athénien Pistoclère. Le premier ignore qu'il y a deux sœurs Bacchis et en conclut à la trahison de son ami. La tension semble augmenter au fur et à mesure qu'un dialogue de sourds s'installe, puisque Mnésiloque ne révèle à son ami sa déception que par des bouts de phrase prononcés d'un ton saccadé et Pistoclère, pour sa part, n'obtiendra pas de réponses à ses questions. Le couplet se situe peu avant la révélation finale de la trahison (en réalité, un quiproquo extraordinaire). L'attente est devenue insupportable pour Pistoclère, d'autant plus que le parler de Mnésiloque résonne de manière incompréhensible à ses oreilles. Mnésiloque, en effet, mélange, en l'espace de quelque syllabe une forme avec synalèphe prodélision *nēqu(am) hōmōst* et une sans *āmicūs ēst*, un pronom «quasi-pyrrhique» prononcé iambique *tībī* sans l'abrègement régulier. Or, si la forme *hōmōst* est la plus courante, il n'en va pas de même pour *āmicūs ēst* et *tībī* qui se voient attribuer une prononciation exceptionnelle. La réponse de Pistoclère, déterminé plus que jamais à clarifier ce malentendu, reprend les traits caractéristiques du *sermo familiaris* d'un *adulescens* amoureux: ainsi, il dit *ēgō* avec la *correptio* habituelle et prononce tout entier, avec un hiatus prosodique le syntagme *nēquām* ^{HP} *hōmīnīs*. Le tac au tac entre les deux adolescents se traduit donc en un étonnant pot-pourri linguistique où deux mêmes formes sont prononcées de façon différente, en transformant le débat en dialogue de sourds. Cet exemple emblématique d'hétérométrie montre définitivement les enjeux stylistiques des oscillations prosodiques.

Loin donc d'être la simple conséquence d'un accent ou d'un élément métrique, l'abrègement iambique, par enclise, la synizèse, souvent à l'origine des incertitudes de scansion, peuvent être inscrits, comme l'hiatus, dans le phénomène, tout stylistique, de l'hétérométrie.

C'est précisément en essayant d'unir forme et sens d'un vers, que l'on arrive à éclairer les «bizarreries» de la prosodie latine, qui ont à ce point hanté plusieurs générations de métriciens latinistes.

BIBLIOGRAPHIE

- BARSBY, J. (1990): *Terence Eunuchus*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BETTINI, M. (1990): «La 'correptio iambica'», dans AAVV (éd.), *Metrica classica e linguistica (Atti del Colloquio: Urbino 3-6 X 1988)*, Urbino, Quattroventi, 263-409.
- BOLDRINI, S. (1998): *La prosodia e la metrica dei Romani*, Roma, Carocci.
- CECCARELLI, L. (1997): «'Sinizesi' e 'correptio iambica' nel verso scenico latino arcaico», *BSL* 27, 387-406.
- CARANDE-HERRERO, R. (1992): «El septenario yámbico de Plauto», *Emerita* 60, 301-310.
- COLLART, J. (1962): *Plaute: Curculio (Charançon)*, Paris, PUF.
- COLLART, J. (1970): *Plaute: Mostellaria (La farce du fantôme)*, Paris, PUF.
- DREXLER, H. (1932-3): *Plautinische Akzentstudien*, voll. II, Breslau, M. & H. Marcus (reimpr. 1967).
- FOUCHER, A. (2009): «L'hétérométrie chez Sénèque: l'exemple de l'Œdipe (trimètres iambiques et tétramètres trochaïques)», *Kentron* 25, 159-168.
- FOUCHER, A. (2012): «L'hiatus interlinéaire dans les prologues des tragédies de Sénèque», *Latomus* 71, 102-115.
- KREBS, V. (2004-5): *Faits prosodiques rares dans le 'Miles gloriosus' de Plaute: interprétation stylistique*, Maîtrise de Stylistique latine, Université Paris-Sorbonne.
- LINDSAY, W.M. (1900): *The Captivi of Plautus*, London, Methuen & Co.
- LINDSAY, W.M. (1922): *Early Latin Verse*, Oxford, Clarendon Press.
- LINDSAY, W.M. (1930): *T. Macci Plauti Captivi*, Oxford, Clarendon Press (1920).
- NOUGARET, L. (1963): *Traité de métrique latine classique*, Paris, Klincksieck (1948).
- PAVONE, C. (1975): «Licenza e 'correptio iambica'», *SIFC* 47, 175-203.
- QUESTA, C. (1978): «Costanti e variabili nella metrica latina arcaica (e non arcaica)», dans AAVV (éd.), *Problemi di metrica classica*, Genova, IFCM, 123-141.
- QUESTA, C. (2007): *La metrica di Plauto e di Terenzio*, Urbino, Quattroventi.
- RITSCHL, F. (1845): *Parerga zu Plautus und Terenz*, Berlin, Weidmann.
- SOUBIRAN, J. (1966): *L'élision dans la poésie latine*, Paris, Klincksieck.
- SOUBIRAN, J. (1988): *Essai sur la versification dramatique des Romains. Sénèque iambique et septénaire trochaïque*, Paris, Éditions du CNRS.
- SOUBIRAN, J. (1995): *Prosodie et métrique du 'Miles gloriosus'. Introduction et commentaire*, Leuven/Paris, Peeters.